

ENZO

Quelqu'un se doute-t-il à quel point j'ai peur ? Ou combien je me sens traqué comme une proie ? Non, sûrement pas. Tout le monde s'arrête à la façade, le folklore. Ça les impressionne, ça, les gens. Mon tour du monde, mon titre, ma tournée en tant qu'invité sur tous les meilleurs spots de *free-ride* de la planète, ça les épaté. Ma première place aux championnats du monde juniors, ça force le respect, paraît-il. C'est ce que dit Tresh, mon agent.

Foutaises. S'ils savaient, les gens...

Tout le monde y va de sa petite rengaine, les journalistes, ou les soi-disant potes avec qui j'ai *ridé* trois fois dans ma vie : « Le retour au bercail tant attendu de l'enfant terrible de la glisse. » « Auréolé de son titre de champion du monde junior, il était temps qu'Enzo Marchal rentre sur les terres de son enfance. » « La Bretagne en liesse pour accueillir son prodige. » Etc. Un tissu de banalités, qui me provoque pourtant des sueurs froides.

Veillez attacher vos ceintures, l'avion est prêt à décoller.

Tresh se tortille sur le siège à côté de moi en soupirant bruyamment. Qui aurait cru qu'un grand gaillard de

Black, avec vingt ans de métier à côtoyer les plus grosses pointures de la glisse, aurait peur en avion ?

J'esquise une moue moqueuse tandis que mon voisin me donne un coup de coude :

— Te fous pas de moi, Marchal. J'essaie la respiration ventrale. Paraît que ça marche.

— Mouais. Je pense qu'un whisky serait plus approprié...

— N'y songe pas une seconde, garçon, menace-t-il avec son ton paternaliste habituel.

Ça, c'est un des trucs que Tresh m'a aidé à surmonter, parmi tant d'autres.

J'étais devenu alcoolique, et c'est allé en empirant, rapidement et sûrement. Cet hiver, j'étais tellement chargé que, certains jours, je n'arrivais même pas à passer un *backflip*. Bière le matin, vin à midi et vodka tous les soirs, routine bien huilée pour oublier tout le merdier de ma vie. Mon problème d'alcool était devenu si délirant qu'un matin Tresh avait débarqué dans ma chambre d'hôtel et m'avait balancé mes fringues à la gueule, alors que j'étais tout embué de sommeil et de biture : « Tu t'habilles, Marchal. Tu bouges tes fesses de ce plumard et je te dépose à l'aéroport. Y'a un avion pour la France dans deux heures et je te veux dedans. C'est plus possible de bosser avec toi, mec. »

Il faut dire que je venais de louper le rendez-vous du siècle avec la direction de *Royalblade*, le plus gros sponsor du monde du *free-ride*.

Je n'avais jamais vu Tresh comme ça. Il n'était même pas furax, juste fataliste. Ce que j'ai lu dans ses yeux ce matin-là m'a marqué à vie. La froideur. Et pire, la déception. C'était la première fois de ma vie que quelqu'un attendait quelque chose de moi, et moi, j'avais tout foiré.

Je m'étais exécuté en silence, comme un con, la migraine post-vodka qui cognait contre les parois de mon crâne, et tandis que je rassemblais mes affaires, Tresh m'avait déballé toute sa vie. Son enfance merdique, un père schizophrène et une mère alcoolo. Il m'avait fait l'apologie du travail, de la persévérance, de la résilience.

Je m'étais mis à pleurer. Oui, à chialer comme un gosse, et même si je n'avais rien avoué de mes démons à mon agent, il avait compris l'essentiel. « Tout ça pour te dire que je sais pas ce que tu traînes comme problèmes, Enzo, mais ce n'est pas une putain de fatalité. Et c'est pas de t'abîmer dans l'alcool qui va les résoudre. »

Exactement ce qu'*elle* pouvait me dire.

Elle.

Ça aussi, c'est un problème que j'ai enfermé dans une boîte sur laquelle j'ai mis un couvercle.

Tandis que je me rencogne dans mon siège, Tresh hèle l'hôtesse de l'air.

— Désolé, monsieur, mais nous allons décoller. Vous pourrez consommer d'ici quelques minutes, après le décollage. Pour l'instant, veuillez rester assis et gardez votre ceinture attachée, s'il vous plaît.

Je ris faiblement devant l'air dépité de mon agent, et celui-ci me donne une pichenette amicale.

— Ta gueule, garçon.

Je pense que Tresh est loin de se douter que ce qui me fiche aussi la trouille, c'est de ne plus l'avoir à mes côtés en permanence. Après toute une année à vivre avec lui, sa présence me rassure, me tempère. Il est là pour m'épauler en cas de coup dur, pour m'encourager dans les moments de défi, pour m'engueuler quand je fais des conneries et pour se marrer avec moi le reste du temps. Moi qui n'ai jamais eu de père, j'imagine que c'est ce

qui doit s'en rapprocher le plus. Foutaises. *C'est juste son job, pauvre abruti. Il est payé bien assez cher, alors il peut être sympa.* N'empêche... Je crois qu'affronter tout ce qui se profile dans les semaines qui viennent me terrifierait moins si Tresh pouvait rester avec moi. Mais je ne suis plus un gamin, bordel ! À dix-neuf ans, je n'ai plus besoin d'une nounou !

La seule chose qui me rassure un peu quand je pense à tout ça, c'est que je vais revoir Julie. La voir souvent, être là pour elle, tout ce que je n'ai pas été depuis un an. Un vrai grand frère, quoi. Je soupire en fermant les yeux une seconde, me concentrant sur le roulis de l'avion qui prend de la vitesse. Les doigts crispés sur l'accoudoir, Tresh garde les paupières mi-closes et ses lèvres tressautent à intervalles réguliers sous le coup du stress. Je me marre en lui tapotant l'avant-bras :

— Ça va le faire, Tresh, je te jure. Ça va aller.

Tandis que l'Airbus amorce sa montée, je ferme les yeux pour tenter de me convaincre de cette assertion moi aussi.

Ça va aller.

ESTELLE

— Ici, le canapé ?

Le front dégoulinant de sueur, mon père lève vers moi des yeux suppliants.

— Oui, oui, pose ça là. Ça ira.

Étienne et lui lâchent un soupir de soulagement.

— Bon Dieu, vous avez choisi votre jour, pour déménager ! Il fait 36° ! Tu aurais pu ménager ton vieux père, tout de même !

Mon père s'éponge le visage en se tenant au chambranle de la porte et me sourit tendrement :

— Vous allez être bien, tous les quatre, ici ! Éléonore a vraiment bien choisi cet appart. La vue est superbe, chérie !

Je hausse les épaules, un peu agacée.

— Oui, sûrement...

Indifférente au bazar qui règne dans le salon, je balaie du regard les cartons empilés qui s'entassent contre les murs, puis j'observe le parc à travers la fenêtre. Je me laisse choir sur le canapé, aussi lasse de la fatigue engendrée par le déménagement que d'entendre mon père s'extasier toutes les cinq minutes sur, au choix, l'immensité de notre nouvel appartement, sa bonne exposition plein sud,

la sympathie du quartier, la bonne boulangerie au coin de la rue, bla-bla-bla...

— Tenez, monsieur Reyes, j'ai de quoi vous requinquer !

Étienne réapparaît avec des boissons fraîches à la main et fait la distribution.

— À votre emménagement ! trinque joyeusement mon père.

Le liquide frais coule dans ma gorge, m'apportant un peu de réconfort. Je bois mon Coca en silence, tandis qu'Étienne et mon père pérorent sur je ne sais quel match de foot, lorsqu'un fracas nous parvient depuis l'escalier.

— Bordel ! jure Élé.

En nage, ma meilleure amie apparaît dans le salon, dégoulinante de sueur.

— Cet abruti d'aveugle m'a tenu la jambe, à vouloir faire la conversation avec la petite minette de voisine, en plein cagnard. Je t'en foutrais de la sociabilité, moi !

Avec précaution, elle accompagne notre colocataire et précieux ami Gérald, accroché à son bras, jusqu'au milieu de la pièce, et rejoint Étienne, à qui elle plante un baiser sur les lèvres. Ce dernier l'attire sur ses genoux en rigolant.

Tout le monde s'esclaffe, nullement décontenancé par le légendaire humour nul de ma meilleure amie, parce que nous savons tous qu'il s'accompagne d'une bienveillance à toute épreuve.

— L'abruti d'aveugle aimerait bien boire un coup, lui aussi !

Gérald s'avance à pas lents, mais assurés, sa canne balayant le parquet à la recherche d'un obstacle. Il arbore son port de tête altier et sa nonchalance habituelle, ainsi que son coutumier sourire en coin qui fait fondre les filles, mais je sais qu'au fond de lui il est un peu mal à l'aise parce qu'il ne connaît pas encore chaque recoin de

l'appartement. Sauf qu'il le cache bien. Et même si nous avons visité avec lui plusieurs fois l'endroit pour qu'il se le représente correctement, il va falloir qu'il s'habitue à la présence des meubles. Meubles dont nous avons choisi soigneusement l'emplacement avec son accord.

J'attire mon ami qui s'assied à côté de moi et je lui fourre une bière dans la main. Gérald m'entoure les épaules de son bras et je soupire, le nez dans son T-shirt qui fleure bon la lessive.

Je ne sais pas si je me sentirai un jour chez moi dans cet appartement, mais Gérald et Éléonore ont tant insisté pour que je partage la location avec eux que je n'ai pas eu le cœur de leur dire non.

Il paraît que c'est le grand départ, le vrai début de notre vie. « Trop cool, la vie étudiante, c'est moi qui te le dis ! Je te raconte pas toutes les fiestas qu'on va se faire dans cet appart ! La coloc', c'est vraiment le pied, ma biche ! » avait claironné ma meilleure amie. Clairement, Éléonore semble davantage inspirée par les à-côtés de la vie estudiantine que par l'imminence de ses cours, et ce n'est pas Étienne qui va la contredire.

Gérald, quant à lui, y voit un moyen d'échapper à la présence étouffante de Viviane de La Colombière, sa richissime mais désœuvrée mère, qui le couve et le surprotège encore comme s'il avait huit ans, alors qu'il est nettement plus efficace que n'importe qui pour se débrouiller dans la vie, malgré sa cécité. Déjà, le fait de changer de ville, d'opter pour Nantes au lieu de Rennes, a fait faire des cheveux blancs à Viviane, alors maintenant, savoir que son fils va vivre avec trois de ses amis, elle ne va pas en dormir jusqu'à Noël. Elle a trop peur que nous lui fassions faire les quatre cents coups. *Comme s'il avait besoin de nous !*

Et moi ? Moi, je ne sais pas. Enfin, si, je sais, mais je n'ose pas trop me l'avouer. Je sais que je devrais être extatique à l'idée de prendre mon envol, d'enfin jouir d'un peu d'autonomie, fièrement auréolée de mon bac tout neuf. La vérité est tout autre.

La vérité, c'est que j'ai peur. Parce que je me sens encore comme une vraie gamine. Et qu'en fin de compte, je le suis. Qu'est-ce qu'avoir dix-huit ans ? Rien, rien du tout. Tout juste quelque chose qui me donne le droit de voter. Moi, je me sens comme une ado la veille de sa rentrée au lycée. Une enfant qui va singer la vie des adultes, une imposture, voilà ce que je suis. Quelqu'un qui n'a pas sa place ici, mais plutôt auprès de son père, à la maison. Sauf que lui ne semble plus avoir besoin de moi.

La vérité, c'est aussi que ça me laisse un goût amer de laisser mon père tout seul à Rennes avec Céline, son amoureuse, qui vit depuis plus d'un an avec nous. Comme si je lui laissais à elle le champ libre pour prendre toute la place de ma mère défunte. Comme si j'abandonnais la place forte.

Oui, aujourd'hui, je me sens comme la pire des traîtresses.

Et ça m'est insupportable, ce goût de déjà-vu.

Du genre mauvais souvenir.

Du genre que l'on n'arrive pas à oublier.

ENZO

Lorsque nous atterrissons à Paris, il règne une chaleur accablante, contrastant avec la moiteur tiède de l'hémisphère sud. Tresh me fait ses adieux sans effusion, ce n'est pas son genre, mais je vois bien qu'il est ému de me laisser là, planté comme un con, alors que j'ai trois heures avant d'attraper mon vol pour rentrer.

— Allez, mec, on se voit dans deux mois, pour les *X-trem Games*. Prends soin de toi, d'ici là.

On s'échange un *check* viril, qui dérive rapidement en une accolade fugace de quelques secondes, alors que je voudrais la prolonger d'une éternité. Lui dire que je souhaiterais qu'il m'accompagne jusqu'à Nantes ? N'importe quoi ! Il a sa petite amie Clémence qui l'attend, ainsi que du repos bien mérité, aux Baléares ou je ne sais où, enfin... un truc que font les adultes, quoi.

— Passe le bonjour à Clem de ma part.

— Et toi à Julie.

Mes lèvres s'étirent en un petit sourire mi-figue, mi-raisin. Tresh finit par me donner une grosse bourrade :

— Allez, on va pas se mettre à chialer non plus. À bientôt, Enzo.

Un dernier ébouriffage de cheveux, et il est parti.

En attendant mon vol, je flâne parmi les boutiques et décide d'acheter quelque chose à ma sœur, mais je ne sais pas quoi choisir. Un parfum ? Non, je ne sais pas ce qu'elle aime. Une peluche ? Bien sûr, comme si elle avait encore huit ans ! N'importe quoi, mon gars. Ça me fiche presque le trac, de retrouver ma sœur après presque quatre mois sans l'avoir vue. Même si, en théorie, je l'ai vue hier sur mon écran quand on s'est appelés sur Skype, grâce auquel on se parle tous les jours. Mais je connais bien le travestissement qu'offrent des écrans interposés focalisés sur le visage. On se montre sous son meilleur jour, impossible de déceler si l'autre se ronge les ongles d'angoisse, ou s'il a perdu du poids parce qu'il ne sait plus manger à heures fixes, ou alors qu'il ne sait plus manger tout court.

Finalement, je me décide pour un livre, sachant qu'elle dévore allègrement ceux de ma tante ; j'espère qu'elle n'a pas déjà lu ce titre-ci.

Ma tante... Ça aussi, ça me fait bizarre. Après avoir perdu une partie de ma famille il y a plus d'un an, qui aurait cru que l'on m'en aurait retrouvé une, un peu après ? Comme si le destin voulait se faire pardonner d'avoir été un salaud pendant toutes ces années.

Après les semaines effroyables que l'on avait vécues, Julie dans sa famille d'accueil, moi à zoner, ici ou là, dans un brouillard un peu plus épais chaque jour, l'appel de l'assistante sociale est apparu comme une lueur dans le noir. Ma mère avait une sœur. Oui, une sœur ! Il paraît qu'elles se fréquentaient encore, quand j'étais petit, mais je ne m'en souviens pas. Du temps où mon père était encore de ce monde. Du temps où elle ne connaissait pas encore P. Du temps où ce connard n'avait pas fait le vide autour de ma mère en la transformant en zombie. Du temps où...

Je ne remercierai jamais assez ma tante Florence d'avoir accueilli ma sœur chez elle. Heureusement, le placement de Julie en famille d'accueil, même s'il a été une épreuve pour elle, n'avait pas été ponctué d'horreurs comme on en lit dans les mauvais romans. Des gens gentils, profondément empathiques vis-à-vis de notre situation difficile, mais des étrangers. Rien à voir avec l'accueil que mon oncle et ma tante lui ont réservé.

Julie se plaît à raconter souvent, par pure gratitude, je pense, que Florence et Stéphane l'ont accueillie comme la fille qu'ils n'avaient jamais pu avoir. Malgré tous leurs efforts et les traitements médicaux incessants, mon oncle et ma tante n'avaient pu devenir parents, et cela était le plus grand regret de leur existence... jusqu'à l'arrivée de Julie. La malédiction de ma sœur faisait le bonheur de ce couple de quarantennaires. Julie était leur petit miracle. Et va savoir ce que ma sœur avait débloqué dans l'inconscient de Florence, mais cette dernière, à quarante-cinq ans, s'apprêtait à donner naissance à une petite fille. Un deuxième miracle. Comme quoi...

Mon vol se passe bien, mais j'avoue que je suis fébrile quand j'atterris à Nantes. Mes doutes s'envolent aussitôt quand j'aperçois Julie dans le hall du terminal d'arrivée. Elle trépigne d'impatience, et ses longs cheveux blonds qui voltigent en tous sens lui donnent l'allure d'un ange. Un ange sous acide quand même. Tout excitée, les joues roses, elle babille avec ma tante qui se tient à ses côtés, tout sourire.

Sitôt que j'ai passé la porte vitrée, ma sœur me saute au cou, et je laisse échapper tout mon paquetage au sol. Et pour la première fois depuis quatre mois, l'énorme boule qui se loge au creux de mon ventre, ma vieille amie fidèle,

disparaît de manière fugace, laissant place à une authentique vague de bonheur. J'inspire à fond, heureux de serrer enfin ma petite sœur contre moi.

— Mff... ! Arrête de me serrer si fort, tu vas m'étouffer !

— Je suis *siii* contente de te voir !

Julie sautille en battant des mains comme une gosse de cinq ans, et cela m'emplit de la même joie enfantine. Pour un peu, je redeviendrais presque innocent. *C'te blague !*

— Heureuse de te voir en un seul morceau, Enzo. Ton vol s'est bien passé ?

Ma tante n'aime pas l'avion, elle non plus. Avant que je n'aie pu répondre, elle m'étreint elle aussi avec une familiarité toute naturelle qui me gêne, encore maintenant. Tous ces adultes, Tresh, ma tante Florence... qui sont bienveillants avec moi, intéressés par mon sort, merde, c'est tellement bizarre ! Moi qui n'avais jamais été habitué à une telle prévenance...

J'essaie de masquer mon malaise mais je reste gauche et immobile, raide comme un piquet. Florence ne semble pas le remarquer et me renvoie un sourire des plus éclatants.

— Tu as vu comme le bébé a grossi ?! s'extasie ma sœur en posant délicatement sa main sur le ventre arrondi de notre tante.

— Oui, oui...

— Plus que deux mois !

Florence et Julie échangent un regard complice et ma tante prend ma sœur par les épaules. Elle dépose un baiser maternel sur son front, et une impression étrange me saisit. On dirait ma mère. Pourtant, Florence est aussi brune que ma mère est blonde, mais quelque chose dans l'expression de ma tante, peut-être ce nez aquilin ou la courbure de son visage, me rappelle ma mère. Pourtant,

cela fait plusieurs mois que je n'ai pas vu celle que j'arrive à appeler à nouveau maman.

Soudain, un sentiment de nausée m'envahit. *Non, pauvre débile, c'est pas le moment.* Mais il reflue lorsque je décide de fermer mon esprit à double tour.

Me concentrer sur l'instant présent, comme Tresh me l'a enseigné.

Le soleil à travers la vitre.

La joie de Julie.

Chez Florence et Stéphane, je m'installe dans le bureau, vu que la chambre d'amis est en plein travaux pour préparer la venue du bébé. Je ne vois rien à y redire. Un canapé-lit et une fenêtre avec vue sur jardin sont un luxe inestimable quand on a déjà dormi sur un banc, ou dans un squat, avec pour seule paillasse un duvet miteux empestant la vieille pisse.

— Installe-toi confortablement, chéri. Si tu es fatigué, tu peux même t'assoupir un peu. Tu as jusqu'à dix-neuf heures. Stéphane a proposé que nous allions tous dîner à la pizzeria pour fêter ton arrivée. Qu'est-ce que tu en dis ?

« Chéri. » Ça aussi, c'est nouveau. Je cille, un peu décontenancé par cette marque d'amour. Autant je trouve ça normal, presque cathartique, que ma sœur bénéficie d'un tel traitement de faveur, autant rien ne justifie que l'on m'affuble d'un « chéri » aussi inapproprié que mensonger. Moi, je ne suis pas une personne aimable. Mais je n'oppose aucune remarque à ma tante, car je ne veux pas gâcher cet instant de retrouvailles, tant j'ai le sentiment qu'il comble ma sœur de joie. Elle a tenu à me faire visiter toute la maison (alors que j'étais déjà venu deux fois), « oui, mais là, tu vas t'installer avec nous, c'est pas pareil », explique Julie, qui tient sans attendre à

m'inculquer les règles d'occupation de la salle de bains ainsi que l'aménagement concernant le partage des tâches. J'en ai le tournis.

Toute une organisation familiale à découvrir, et dont je me sens pour l'instant totalement exclu, et pire, qui m'est complètement étrangère. C'est donc ainsi qu'une famille normale fonctionne ?

Ma sœur trotte d'une pièce à l'autre, explicitant des détails sur les serviettes de toilette dont je ne suis pas un traître mot, et s'attardant sur les soins à donner au vieux chien Capsule. Je trouve fascinante la façon dont Julie a tout encaissé ces derniers mois, depuis notre cataclysme. Malgré tout le mal que j'ai pu lui faire, elle ne m'en garde pas rancune, et reste la personne la plus douce et la plus joyeuse que je connaisse. Si, au milieu de tout le merdier de ma vie, j'ai bien un soulagement, c'est celui-là.

Je passe un moment à ranger mes affaires. Lorsque je m'occupe de mes rollers Royalblade, une furieuse envie d'aller *rider* me saisit, mais la fatigue me fait piquer du nez. Quand, enfin, je m'allonge sur mon nouveau lit, mes yeux se ferment tout seuls. Le décalage horaire me tombe dessus et, sans crier gare, je m'endors.